

Villes rêvées et cités de perdition dans l'œuvre de Jules Verne. La dystopie fin de siècle

Philippe MUSTIÈRE
École Centrale de Nantes

L'œuvre de Jules Verne pose les problèmes de son époque et leur apporte une réponse très ambivalente, puisque Jules Verne, homme du XIX^e siècle, fut finalement incapable de trancher entre le destin et la providence ; entre le racisme anti-noir et la sympathie pour les peuples colonisés et opprimés ; entre le nationalisme et l'internationalisme ; entre le mirage américain et le péril américain ; entre la fascination de l'or et la conscience de son caractère dérisoire.

Devant la naissance du sentiment de l'absurde, devant ce hiatus désormais installé entre les intérêts de la science et ceux de l'humanité, Jules Verne va décrire les bouleversements successifs de la société industrielle de la fin du XIX^e siècle. On retrouve dans son œuvre bon nombre des lignes de force du XIX^e : sensibilité aux mouvements populaires, idéal saint-simonien de domination de la nature, éloge romantique de l'insoumission, foi en la science.

C'est cela le « projet » vernien, même s'il se dégrade et finalement se brise progressivement à partir de 1880. En effet, à partir de cette date (quoique la redécouverte en 1994, dans un coffre dont on avait perdu les clés, du manuscrit de « *Paris au XX^e siècle* »¹, premier roman de 1863 refusé par Hetzel, contredit singulièrement cette division en deux périodes), à partir de 1878-1880, date de parution des *Cinq cents millions de la Béguine*, la critique sociale se fait plus vive. Jules Verne est alors confronté à la dure réalité politique de son temps, alors qu'il en avait largement fait abstraction dans les premiers *Voyages extraordinaires*. Grâce à la découverte de ce premier roman *Paris au XX^e siècle*, nous savons maintenant que le pessimisme à l'égard de la science ne doit pas être vu comme une caractéristique du dernier Jules Verne, mais comme une constante de sa pensée, qui alterne avec l'enthousiasme pour le progrès dont les inconvénients contrebalancent les avantages.

Le monde dans lequel vit Jules Verne est loin d'avoir toutes les qualités dont le triomphalisme scientifique a bien voulu le décorer ; c'est déjà un monde qui suinte d'une étrange angoisse, un monde déjà perverti par la technologie, voyant se profiler la faillite des cités en perdition. Il faut oser parler de cette névrose générale,

1. Jules Verne, *Paris au XX^e siècle*, Paris, Hachette/le Cherche Midi, 1994.

de cette névrose historique et conjoncturelle, qui a touché la plupart des écrivains de cette époque, à commencer par Flaubert, Zola ou Huysmans. Les mondes verniens partent tous à la dérive, se démantèlent aussi bien dans *Le Pays des fourrures* que dans *Hector Servadac*, ou *L'Éternel Adam*. Finalement, les villes rêvées de Jules Verne vont toutes exploser, comme Milliard-City dans *L'Île à hélice*.

Pas une ne représente la ville idéale², ni bien entendu les villes concentrationnaires Stahlstadt (dans *Les Cinq cents millions de la Bégum*), ni Blackland (dans *L'Étonnante aventure de la Mission Barsac*), ni même Antékirtta (dans *Mathias Sandorf*), ni Libéria (dans *Les Naufragés du Jonathan*) ; pas plus qu'Universal-City (dans *La Journée d'un journaliste américain en 2989*), Paris (dans *Paris au XX^e siècle*), ou Amiens (dans *Amiens, ville idéale en l'an 2000*), ni même l'hygiénique et aseptisée Franceville (dans *Les Cinq cents millions de la Bégum*). Car si Jules Verne mérite parfois sa réputation d'auteur de science-fiction par ses extrapolations, il est tout autant un auteur de « politique-fiction³ ». Il imagine bien plus les perspectives politiques et sociales ouvertes à l'avenir de l'humanité que les perspectives scientifiques et techniques. *Les Cinq cents millions de la Bégum* avec la confrontation de deux cités futuristes, *Sans dessus dessous* avec ses fantasmes de réaménagement des zones polaires qu'une conférence internationale vend aux enchères, *L'Île à hélice* comme perversion de la puissance américaine, en sont des exemples très achevés.

Jules Verne, auteur de romans - catastrophe

Avec la notion de catastrophe, Jules Verne exploite un nouveau paradigme, dans ce XIX^e siècle où l'impossible devient certain, provoquant une sorte d'exaltation et d'effroi qui ressemble au sentiment du sublime, au sens que donnent à ce mot Burke et Kant. Le temps des catastrophes, c'est cette temporalité en quelque sorte inversée. Catastrophes industrielles, sanitaires ou climatiques dans les *Voyages extraordinaires*, l'homme ne peut se réaliser que dans une société dont les mythes sont bornés de cauchemars⁴.

D'où l'intérêt d'analyser comment l'utopie fouriériste ou saint simonienne s'est transformée dans l'œuvre de Jules Verne en contre-utopie ou dystopie. Au lieu de présenter un monde parfait, la dystopie vernienne propose une anticipation sociale, décrivant, avec pessimisme, un avenir sombre et un futur apocalyptique. On le voit bien dans *Paris au XX^e siècle* et *Les Cinq cents millions de la Bégum*, où la différence entre dystopie et utopie tient moins au contenu (car, après examen, les utopies positives peuvent aussi se révéler effrayantes) qu'à la forme littéraire et à l'intention de son auteur.

S'inscrivant dans la lignée de Saint-Simon, d'Owen et de Fourier, Jules Verne n'a cessé, dans ses *Voyages extraordinaires*, de nous emmener dans des ailleurs

2. Philippe Mustière, Michel Fabre (dir.), *Jules Verne, Science, crises et utopies*, Actes des 4^e Rencontres Jules Verne, Nantes, Edit. Coiffard Librairie Editeur, 2013.

3. Jules Verne, *Sans dessus dessous* (1889), Grenoble, Glénat, « Marginalia », 1976.

4. Philippe Mustière, « Jules Verne et le roman catastrophe », *Europe* n°595-596, nov-déc 1978, Editeurs français réunis, p. 43-47.

utopiques, de réactiver la puissance de défi qu'ils recèlent, (par exemple l'eu-topie de *L'Île mystérieuse*), tout en rappelant cependant la décadence cauchemardesque des cités de perdition. Car Verne, qui a anticipé bien des crises du monde contemporain (les dégâts du progrès, la puissance corruptrice de l'argent, les dangers de l'industrie médiatique...), avait déjà perçu le caractère éminemment culturel de l'Utopie. La mythologie vernienne se nourrit d'imaginaire social, comme dans *Les Naufragés du Jonathan* ou *L'Île à hélice* ; elle ancre son imaginaire dans une réalité, à la fois économique, physique et scientifique. Ainsi, une des principales qualités de Jules Verne, écrivain, n'est-il pas le scepticisme, cette capacité à ne pas adhérer, cette capacité à porter un vrai regard sur le monde, à non seulement l'écrire, le décrire, mais à l'analyser ? Et la catastrophe est bien cet événement qui fait récit, qui interrompt brutalement le continuum de l'histoire.

Depuis Thomas More, le genre utopique n'a sans doute jamais cessé de se confronter aux désastres et a souvent été mis en rapport avec le catastrophisme. Ainsi, chez More, la description de l'île d'Utopia ne peut se comprendre que comme la suite du premier livre, qui décrit l'Angleterre comme une dystopie.

Plutôt que l'utopisme saint-simonien, dont l'impact sur Verne a maintes fois déjà été étudié par la critique vernienne (notamment par Jean Chesneaux⁵ ou par Nadia Minerva⁶), c'est « l'utopie fin-de-siècle » qu'il faudrait analyser chez Jules Verne : c'est à dire la recherche obstinée de l'idéal réalisé dans des pays de nulle part, à une époque de déclin de la foi dans le progrès. Car, au tournant du siècle – et Jules Verne en fut le témoin – le développement de l'utopie a été mis à mal par deux doctrines qui ont renversé les valeurs : celle de Darwin et celle de Freud.

En effet, l'évolutionnisme de Darwin a donné lieu à une série de variations utopiques souvent très pessimistes qui préconisent l'avènement de nouvelles formes de vie destinées à vaincre et à dépasser l'homme. Si l'utopie traditionnelle fondait ses propositions sur la conviction que l'homme possédait par nature des caractères inaliénables pouvant être améliorés à travers la religion, la morale et la politique, le darwinisme efface cet idéal d'homme qui avait été à la base de l'utopie de la cité heureuse, idéal d'homme que l'on trouvait dans la « Callipolis » de Platon, dans le huitième livre de *La République*, ou même avant lui, dans la « Milet » d'Hippodamos, ou, plus tard dans « la Cité du Soleil » de Campanella, ou encore « la Saline royale d'Arc-et-Senans » de Claude Nicolas Ledoux.

De son côté, l'analyse que fera Freud, bien plus tard (1929), du rapport entre l'homme et la civilisation mène à la conclusion que « le malaise dans la civilisation⁷ » ne dépend pas de rapports purement économiques ou politiques, mais de facteurs d'agressivité qui rendent contradictoire et condamnent à la faillite tout projet de bonheur global. L'on comprend mieux dès lors la suspicion qui déjà augmente, à partir de la Commune de Paris, à l'égard de l'optimisme béat des « bâtisseurs de rêves et de pays de chimères » ; ce qui fit dire à l'exégète vernien François

5. Jean Chesneaux, *Jules Verne, un regard sur le monde*, Paris, Bayard Editions, 2001.

6. Nadia Minerva, *Jules Verne aux confins de l'utopie*, Paris, 2001, L'Harmattan.

7. Sigmund Freud, *Malaise dans la civilisation* (1930), Paris, PUF, « La bibliothèque de psychanalyse », 1971.

Raymond⁸ que Jules Verne était « l'enfant terrible de l'utopie », avec ce chassé-croisé incessant entre utopie et contre-utopie dans son œuvre.

Le désenchantement vernien : quatre exemples

Revenons sur quatre romans pour décrire le désenchantement de Jules Verne par rapport à l'idée de Progrès, reprenant par là le titre de l'essai de Raymond Trousson⁹. Ce seront tour à tour, *Paris au XX^e siècle*, *Les Cinq cents millions de la Bégum*, *L'Étonnante aventure de la mission Barsac* et *Les Naufragés du Jonathan*.

1. La première ville qu'on rencontre par ordre chronologique dans la production vernienne, depuis la redécouverte du manuscrit, est la métropole de *Paris au XX^e siècle*, roman futuriste et utopie critique de jeunesse, marquée par une vision tragique du futur. Dans le décor lugubre du Paris de demain, même les aspects les plus enthousiasmants de la science prennent des couleurs sinistres et deviennent source d'hallucinations : Michel Dufrenoy, le héros, affaibli par la dureté des épreuves subies, perçoit l'électricité comme un démon qui le traque partout. C'est une punition « électrique », la foudre, qu'invoque Michel pour détruire « ce Paris maudit ». La malédiction finale lancée par Michel évoque bien entendu l'Apocalypse. On est loin de « la fée électricité », dont se glorifiera plus tard l'Exposition universelle de 1900.

2. C'est le roman le plus intéressant sur le sujet utopie / dystopie, à savoir les *Cinq cents millions de la Bégum*¹⁰, même si l'on sait que le texte est, à l'origine, un roman du communard Paschal Grousset, alias André Laurie, « L'héritage de Langevol », roman acheté par Hetzel pour être modifié par Jules Verne. Ce roman présente une ville dystopique, Stahlstadt, et une ville utopique, France-Ville. Les contours des deux utopies, celle du Bien et celle du Mal, et les profils des deux démiurges fondateurs, le philanthrope Sarrasin et le diabolique Herr Schultze, ne pourraient être plus nets : France-Ville a tous les traits de la cité idéale ; Stahlstadt est la ville de perdition, où règne la dystopie.

Dans le projet de France-Ville, l'influence d'utopistes comme Robert Owen (*Le Livre du nouveau monde moral*¹¹ paru en 1847) et surtout de Cabet (*Voyage en Icarie*¹² paru en 1840) est évidente, déjà dans le choix de l'endroit où édifier la nouvelle cité, à savoir les États-Unis. On peut également trouver l'influence d'un autre utopiste, celle de Benjamin Richardson. C'est en effet dans *Hygeia. A City of Health* de Richardson¹³ que Verne puise les caractéristiques hygiénico-urbanistiques de France-Ville. Les analogies entre les deux textes sont nombreuses. Rappelons que ce texte est aussi contemporain des découvertes de Pasteur sur les microbes, autour de 1870.

8. François Raymond, « Roman de la science et science du roman », *Jules Verne 6 : La science en question*, Paris, Revue des Lettres Modernes, 1992.

9. Raymond Trousson : *Sciences, techniques et utopies : du paradis à l'enfer*, Paris, L'Harmattan, 2003.

10. Jules Verne, *Les Cinq cents millions de la Bégum* (1879), Paris, Le Livre de Poche, 1994.

11. Robert Owen, *Le Livre du nouveau monde moral*, Paris, Paulin Editeur, 1847.

12. Etienne Cabet, *Voyage en Icarie* (1840), Paris, Ed. Dalloz-Sirey, 2006.

13. Benjamin Richardson, *Hygeia, une cité de la santé*, Paris, La Villette Editeurs, « Penser l'espace », 2006.

Stahlstadt est une usine gigantesque destinée à la construction de puissants canons. On y construit aussi une arme nouvelle destinée à répandre la mort sur une échelle bien plus vaste, puisqu'elle devrait permettre la destruction de villes entières. La ville est formée d'une masse sombre de bâtiments industriels « réguliers, percés de fenêtres symétriques ». L'uniformité, qui était bannie de France-Ville, règne ici. La structure de la ville est circulaire (comment ne pas penser au Panopticon, la prison circulaire, imaginée par le philosophe utilitariste Bentham¹⁴, idéale pour tout surveiller et qui pourrait être utilisé, toujours selon Bentham, dans les hôpitaux, les écoles ?). « Big brother », thème cher à la science-fiction dystopique, n'est pas loin. Ce principe sera dénoncé plus tard par Michel Foucault dans *Surveiller et punir*¹⁵.

3. *L'Étonnante aventure de la mission Barsac*¹⁶. Il convient (avant d'évoquer l'utopie des *Naufragés du Jonathan*), de présenter le dernier avatar de la cité vernienne, Blackland, ce topos littéraire de la dystopie et de la science-fiction. Roman posthume paru en feuilleton d'avril à juin 1914 dans *Le Matin*, le dernier « voyage extraordinaire », *L'Étonnante aventure de la mission Barsac*, nous intéresse ici à double titre : d'abord parce qu'il illustre les effets d'une « science sans conscience » ; et d'autre part parce qu'il imagine l'architecture futuriste d'une cité du désert. Du roman écrit par Michel Verne à partir des notes laissées par son père, seul le début a été rédigé par Jules Verne (*Voyage d'études*), mais, d'après son témoignage, Michel disposait d'un dossier intitulé *Une Ville saharienne* qui l'a inspiré profondément pour l'écriture de tout le roman.

Blackland est une ville scientifique secrète. Cette seconde capitale du Mal, après Stahlstadt, a deux têtes : le pouvoir politique y est détenu par un maître diabolique, Harry Killer (le nom est éloquent), qui en a fait une cité concentrationnaire ; le pouvoir scientifique est aux mains d'un savant fou, Marcel Camaret, capable de tout inventer, mais incapable d'évaluer les applications de ses inventions. Blackland est divisée en trois sections concentriques – limitées et séparées par d'infranchissables murailles. Harry Killer a bâti un royaume d'esclaves et étendu son hégémonie sur toute la région. Dans la ville du crime règnent la cruauté et l'inégalité. Cette cité s'est dotée d'engins hyper-technologiques, de planeurs : les fameuses « Guêpes », inventées par Camaret, torpilles télécommandées, sortes de drones armés, sans oublier le « cycloscope », toujours l'œil implacable de *Big Brother*. Finalement réveillé de son rêve, Camaret détruira son œuvre : l'ingénieur, voyant ses inventions menacées, provoque des explosions qui détruisent la ville. La catastrophe est grandiose : comme il avait pu créer la pluie, Camaret peut maintenant provoquer une pluie de feu, une apocalypse. Ce que Michel Foucault appelle « le murmure sans corps de la science¹⁷ » se tait à jamais, et les sables du désert effacent, jusqu'aux moindres traces, la folie meurtrière de la cité de la science.

14. Jeremy Bentham, *Panoptique. Mémoire pour construire des maisons d'inspection* (1791), Paris, Hachette, Livre BnF, 2012.

15. Michel Foucault, *Surveiller et punir : naissance de la prison* (1975), Paris, Gallimard, « Tel », 1993.

16. Jules Verne, *L'Étonnante aventure de la Mission Barsac* (1914), Paris, Les Humanoïdes associés, L.F. éditions, 1977.

17. Michel Foucault, *Dits et écrits, (1954-1969)*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2 vol., 2001.

4. Dernier exemple, le roman de Jules Verne *En Magellanie*¹⁸, qui deviendra *Les Naufragés du Jonathan*¹⁹. Ce roman pourrait passer pour l'une des rares utopies résolument positives de Jules Verne, avec peut-être la cité minière écossaise « La Nouvelle Aberfoyle » dans les *Indes Noires*. *Les Naufragés du Jonathan* nous mène au plus près des grands thèmes historiques qui ont construit le XX^e siècle, mais qui hantaient déjà le visionnaire utopiste et sociétal qu'était Jules Verne : à savoir la montée du socialisme, l'impérialisme anglais et le colonialisme en Amérique du Sud qui ont favorisé l'extinction des ethnies indiennes, les enjeux du capitalisme, la question du pacifisme.

Tout cela se déroule principalement sur l'île d'Hoste, dans une ville Libéria, fondée par un chef charismatique et anarchiste à la Nemo, le Kaw-Djer. Avec cette ville, Libéria, Jules Verne revient, après l'urbanisme spontané de l'île Antékirtta dans *Mathias Sandorf*, à la symétrie. Le plan de Libéria est des plus simples : le modèle en est la structure régulière des villes américaines avec leurs rues à angle droit. C'est grâce à la « ferme administration » du Kaw-Djer que « l'ordre, l'aisance, le bonheur » règnent partout : prospérité largement étendue, commerce florissant, liberté de culte, fusion sociale parfaite, garantie par les mariages inter-ethniques entre les colons et les Indiens. Le Kaw-djer devient malgré lui un fondateur de communautés, et il est amené à chercher un équilibre, une conciliation entre tendances socialistes et libertaires, d'un côté ; et exigences d'ordre, de stabilité sociale, de l'autre.

En résumé, chez Jules Verne, on trouve toutes sortes de société. Mais, deux orientations semblent se dessiner plus nettement : d'une part, le petit groupe humain, harmonieux et solidaire, la société patriarcale, à laquelle va la prédilection de Jules Verne ; d'autre part, les sociétés planétaires, les concentrations humaines démesurées qui ne laissent présager rien de positif.

En conclusion, on comprend dès lors pourquoi sur le plan de l'idéologie ou de l'utopie politique, Jules Verne peut nous apparaître, pour reprendre une expression postérieure, amer vis à vis du « désenchantement du monde ». Voilà l'axiome de conclusion : Jules Verne, l'enchanteur de nos lectures d'enfance, devenu désenchanté, voire désenchanteur.

Jules Verne, c'est finalement, d'une part, le paradoxe d'un écrivain obligé de dissimuler sa désillusion derrière la naïveté de façade de récits pour la jeunesse et les familles, et, d'autre part, l'oscillation pendulaire de son imaginaire utopique entre fol espoir et désespoir.

Le message souterrain de Jules Verne, c'est peut-être Hélène Cixous qui le traduit le mieux, dans une note introductive au spectacle qu'Ariane Mnouckine et le Théâtre du Soleil ont créé, *Les Naufragés du Fol Espoir*²⁰, spectacle génialement inspiré des *Naufragés du Jonathan* de Jules Verne :

18. Jules Verne, *En Magellanie*, Paris, Gallimard, « Folio », 2005.

19. Jules Verne, *Les Naufragés du Jonathan*, (1909) Paris, UGE, « 10/18 », 1978.

20. Le Théâtre du Soleil, *Les Naufragés du Fol Espoir*, Paris, Théâtre du Soleil, Cartoucherie, 2010.

« Et si nous y allions ? Si nous cherchions la lune sur la terre ? De quoi aurait-elle l'air ? Elle serait blanche, brillante et vierge. Ce serait une île. Imaginons. On pourrait y tracer le modèle de l'humanité future. On dessinerait la démocratie idéale, trois mille ans après Eschyle. »